Margareta Miller-Verghy, *L'autre lumière* (*Cealaltă lumină*), le roman d'une quête intérieure

Mihaela DUMITRU BACALI

Margareta Miller-Verghy is almost an unknown name in Romanian literature, a woman writer completely ignored by literary histories. She only appears in recent dictionaries such as that of Marian Papahagi, Aurel Sasu and Mircea Zaciu (Dicţionarul scriitorilor români (The Dictionary of the Romanian Writers), 2001) or that of the Romanian Academy (2005). However, she left for posterity a diverse literary work and she put her life in the service of cultural values and high ethical ideals. The novel Cealaltă lumină (The Other Light), published in 1944, for which the author received the Academy's Prize, is an autobiographical novel. It tells the story of the shattering experience of losing one's eyesight, but at the same time that of finding another light, an interior one, which the protagonist, an alter-ego of the author, discovers after the acceptance of suffering and renunciations. A novel of becoming, it is also a novel whose topics are suffering and love. Both of them seem to be placed under a magnifying glass, where even the tiniest details grow and are increasing in a hallucinatory manner.

Keywords: Acceptance, light, interior change, suffering, renunciation

Le destin littéraire

Margareta Miller-Verghy est une écrivaine presque inconnue pour la plupart des lecteurs roumains. Elle n'est mentionnée dans aucune histoire littéraire ; son profil n'apparaît que dans des dictionnaires assez récents[1]. Pourtant, elle a eu une riche activité littéraire et culturelle et ses mérites sont nombreux. Sa personnalité est plurivalente, les domaines dans lesquels elle s'est manifestée sont apparemment différents, en réalité ce qui unit tant de préoccupations diverses c'est l'amour pour les valeurs pérennes de la culture, ainsi que pour le Beau et le Bien.

Avant de se consacrer à la littérature, Margareta Miller-Verghy a eu une prodigieuse activité de traductrice : elle a été la première à traduire Eminescu en français, langue dans laquelle elle a transposé aussi l'œuvre d'Alexandru Vlahuță, *România pitorească*. Elle a eu aussi le mérite de traduire des pièces de Shakespeare en roumain (*Regele Lear*, *Macbeth*) ainsi que de nombreux ouvrages de Robert

[1] Marian Papahagi, Aurel Sasu, Mircea Zaciu, *Dicţionarul scriitorilor români*, Editura Albatros, Bucureşti, 2001; *Dicţionarul cronologic al romanului românesc*, Editura Academiei Române, Bucureşti, 2004; Academia Română, *Dicţionarul literaturii române*, Editura Univers Enciclopedic, Bucureşti, 2005.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

Browning, Elisabeth Browning, Ursula Parrot, Rabindranath Tagore. Elle a traduit en roumain l'œuvre entière de Marie, reine de la Roumanie et principalement son ouvrage autobiographique, *l'Histoire de ma vie*.

Douée d'une grande sensibilité artistique et passionnée par le folklore roumain Margareta Miller-Verghy a conçu et publié en 1911 l'album *Izvoade strămoșești* (traduit en français sous le titre *Motifs anciens de décoration roumaine*, 1911) qui contient une analyse de l'art décoratif roumain, accompagnée de 112 planches avec des motifs de broderie roumaine. L'ouvrage lui a valu le prix de l'Académie Roumaine. Dans le domaine des arts plastiques, elle a dirigé longtemps une institution destinée à abriter des expositions et à promouvoir des projets culturels, La Maison d'Art.

Son activité dans le domaine de l'enseignement est aussi importante ; de retour après la licence et le doctorat obtenus à l'Université de Genève, elle se consacre à l'activité didactique devenant tour à tour professeur et directrice de l'Asile Elena Doamna. Dans cette qualité elle a appliqué des méthodes nouvelles d'apprentissage et a dédié ses efforts surtout à l'éducation des élèves provenant des familles pauvres. Dans une lettre de Duiliu Zamfirescu, adressée à Elena Miller-Verghy, on retrouve un petit portrait de Margareta de cette époque-là : « …il me semble la voir dans son Asile Elena Doamna faisant du bien à tant de monde et donnant tout son talent et toute son activité pour le bonheur des autres »[2]. Margareta Miller-Vergy a écrit des livres pour enfants et adolescents, l'un d'eux, *Copiii lui Răzvan*, récompensé par le prix Alina Știrbei de l'Académie Roumaine.

Comme écrivaine, elle a composé beaucoup de pièces de théâtre, la plupart restées à l'état de manuscrit, ainsi qu'un tas d'articles, de chroniques, de recensions parsemées par les journaux de l'époque. Son mérite le plus grand dans le domaine de la critique littéraire est d'avoir milité pour « l'écrit féminin » en faisant partie du Comité Directeur de la *Revista Scriitoarelor Române* (*Revue des Écrivaines Roumaines)*, fondée en 1926 et devenue *Revista Scriitoarelor și Scriitorilor Români* (*Revue des Écrivaines et des Écrivains Roumains)* et surtout par la publication de l'anthologie *Evoluția scrisului feminin* (*L'Évolution de l'écrit féminin,* 1935) qui contient 34 portraits de femmes-écrivains de l'époque de l'entre deux guerres.

Son œuvre romanesque n'est pas très étendue ; elle comporte quatre romans. En dehors d'un roman policier, *La princesse en crinoline*, la plupart de ses écrits en prose ont été écrits premièrement en français et puis traduits en roumain. Le premier, paru en 1919 en Roumanie et deux ans plus tard en France est *Théano*, l'histoire d'une femme qui, après une expérience amoureuse finie par la séparation, est confrontée à la maladie et même à la mort. Petit à petit elle retrouve les ressources intérieures nécessaires pour survivre. Le second en date c'est *Cealaltă lumină (L'autre lumière),* paru en 1944 à Bucarest, où l'héroïne, sous un autre nom, Ariane, parcourt le même chemin de la mort à la vie, de l'incroyance à la foi,

[2] Biblioteca Academiei Române, Scrisoare de la Duiliu Zamfirescu adresată Elenei Miller-Verghy, datată Rome, le 12 janvier 1903, Mss. A680.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

et découvre la lumière intérieure. Le dernier roman, qui semble quand même avoir été écrit le premier et qui a été publié trente ans après la mort de l'auteure par sa traductrice, Emilia St. Milicescu, est *Blandina*, portant aussi le titre *Une âme s'ouvre à la vie*.

Cealaltă lumină (L'autre lumière) est le roman d'une quête intérieure, d'un parcours qui mène à la perte de la vue physique, mais en même temps à l'acquisition de la lumière intérieure. Les deux thèmes, la souffrance et l'amour, sont mis comme sous une loupe qui agrandit d'une manière presque hallucinante les moindres détails. De facture autobiographique, tout comme les autres romans de Margareta Miller-Verghy, *Cealaltă lumină (L'autre lumière)* a beaucoup de points communs avec le roman précédent, *Théano*. Le schéma narratif est en grandes lignes le même : le personnage principal, une femme, vit hors du monde dans un éloignement voulu ou fortuit. Elle apprend, à travers des expériences qui constituent de vraies leçons de vie et qui lui font découvrir le vrai sens de l'existence, à dominer la souffrance, à en sortir victorieuse. Le roman est donc centré, comme l'autre d'ailleurs, sur la vie intérieure de l'héroïne. En effet, chaque roman et même les nouvelles ont un personnage féminin autour duquel se construit la narration, la galerie des femmes de Margareta Miller-Verghy, qui représentent, pour la plupart, des *alter-ego* de celle-ci, démontre que nous avons à faire à une prose essentiellement « féminine ».

Filiations

La prose de Margareta Miller-Verghy a une dimension analytique très marquée, aussi peut-elle être située comme filiation, d'une part à la suite de celle de Camil Petrescu, Hortensia Papadat-Bengescu, Anton Holban, par le souci de la lucidité et de l'authenticité et par eux, dans la lignée proustienne, et de l'autre, par la subjectivité, la dimension autobiographique, les personnages-femmes, liée à la prose féminine représentée par Henriette Yvonne Stahl, Cella Serghy, Constanța Marino-Moscu, etc. Comme radiographie de la souffrance, le texte peut être encadré aussi dans une littérature du maladif qui est souvent l'apanage d'une écriture féminine. L'héroïne traverse une crise existentielle, ce qui est spécifique pour une littérature d'introspection. Par le monologue intérieur greffé sur un discours épique à la troisième personne, la prose de Margareta Miller-Verghy parcourt le chemin du lyrisme vers la prose objective, trajet suivi aussi par Hortensia Papadat-Bengescu.

Comme les autres romans de Margareta Miller-Verghy, celui-ci a été écrit en français et traduit en roumain ultérieurement. De même que *Théano*, il n'a pas été remarqué par la critique, car il a eu le désavantage de paraître dans un contexte historique totalement défavorable, en 1944. Une seule critique, signée par Marcel Chirnoagă, parue dans le journal *Universul literar* semble le remarquer. La chronique met en évidence les qualités du roman : celle de document véridique d'une souffrance physique qui mène à la paix de l'âme, le dramatisme, la modestie et la mesure stylistique. L'idée hautement morale et l'unicité de l'expérience font

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

penser à *La symphonie pastorale* de Gide, remarque l'auteur cité, mais le parallélisme est seulement extérieur, car, tandis que chez Gide l'expérience est de nature intellectuelle, dans *Cealaltă lumină (L'autre lumière)* l'accent est mis sur les vérités morales et spirituelles. Malgré le peu de reconnaissance de la part de la critique, le roman a reçu en 1945 le prix « General Constantin și Maria Burghele » de l'Académie, à la suite du rapport rédigé par Mihail Sadoveanu qui y remarque la beauté de l'écriture, « l'analyse de la douleur et l'évolution de celle-ci vers la vraie lumière, la finesse que seulement une longue souffrance peut polir », « les préoccupations morales d'une parfaite noblesse »[3] de l'écrivaine. [notre traduction]

Roman autobiographique

Conformément à la définition de Philippe Lejeune, le très connu auteur du *Pacte autobiographique*, le texte peut être inscrit dans la catégorie « roman autobiographique » qui n'est pas toutefois « autobiographie », car « celle-ci suppose d'abord une *identité assumée* au niveau de l'énonciation, et tout à fait secondairement, une *ressemblance* produite au niveau de l'énoncé ». « Dans le cas du nom fictif (c'est-à-dire différent de celui de l'auteur), il arrive que le lecteur ait des raisons de penser que l'histoire vécue par le personnage est exactement celle de l'auteur : soit par recoupement avec d'autres textes, soit en se fondant sur des informations extérieures, soit même à la lecture du récit dont l'aspect de fiction sonne faux. »[4] C'est le cas de *Cealaltă lumină (L'autre lumière)* : le roman est écrit à la troisième personne, néanmoins les événements biographiques déjà connus, attestent le fait que l'histoire est tout à fait réelle et que l'expérience décrite a été aussi vécue. Le motif de l'amour interdit y est aussi présent, tout comme dans les autres romans ; il relève aussi d'un fait réel, car, comme le montre son autobiographie, *Blandina* et sa correspondance, l'écrivaine a décidé de rester auprès de sa mère, refusant donc toute idée de mariage.

[3] Cf. *Analele Academiei Române,* Tomul LXIV (1943-1945), *Monitorul Oficial și imprimeriile Statului*, Imprimeria Națională București, 1946. Le prix a été en valeur de 4000 lei. En ce qui suit nous offrons, pour les lecteurs roumains, le texte entier du rapport, soutenu lors de la séance de 3 juin 1945 par Mihail Sadoveanu : „Doamna Mărgărita Miller-Verghi e o scriitoare mult cunoscută. Domnia sa a încercat și o traducere în limba franceză a operei poetice a lui Eminescu. În lucrărille sale, domnia sa a adus totdeauna o grijă artistică deosebită și preocupări morale de o desăvărșită noblețe. Acestea din urmă poate ar fi ca să le punem în legătură cu infirmitatea ce i-a umbrit ființa pământească, deschizându-i însă sufletul spre o lumină pură și eternă.

În această durere își caută domnia sa subiectul romanului ce ne înfățișează, și cu frământările, șovăirile și biruința ultimă îi înfloreşte paginile. Cartea e frumos scrisă: analiza durerii și evoluția ei spre lumina cea adevărată, dusă cu măiestria pe care numai o îndelungată suferință o poate ascuți.

Dacă e adevărat că autoarea a putut găsi în durere o răscumpărare prin spiritualitate, răsplata ce i-ar putea da Academia i-ar fi o mîngîiere în plus în această necăjită viață pământească. Propun cartea d-nei Mărgărita Miller-Verghi la premiul Năsturel". Le prix Năsturel a été remplacé par le prix General Constantin și Maria Burghele. [note de l'éditeur]

[4] Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Edition du Seuil, Paris, 1975, p. 24-25.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

Structure du roman

Le roman est composé de trois parties, ayant chacune un nom significatif pour l'évolution intérieure de l'héroïne et pour son chemin de l'enfer au Paradis : *Tenebrele (Les ténèbres), Ave crux, Ave lux*. Chaque partie est formée d'une vingtaine de chapitres qui retracent, à travers les personnages et les dialogues, en dehors des événements de la vie réelle, le parcours intérieur d'Ariane. Le premier chapitre décrit la lutte avec les ténèbres, le deuxième représente le moment où l'héroïne acquit la conscience de la croix et le troisième dépeint la victoire de la lumière. Le nom de l'héroïne ne semble pas choisi d'une manière aléatoire, le célèbre personnage de la mythologie grecque est placé au centre d'un labyrinthe qui pourrait signifier ici le fouillis de la vie, mais aussi l'idée de recherche d'un Centre où l'on peut accéder seulement à la suite d'un chemin difficile.

Discours épique

Tout comme dans le premier roman, *Théano,* la narration se développe sur deux axes épiques et temporels aussi : d'une part c'est le présent narratif, avec la lutte de l'héroïne pour survivre et en même temps son avancement sur le chemin de la lumière intérieure, de l'autre c'est l'histoire d'amour avec son côté interdit que l'héroïne remémore pendant ses moments de lucidité. La narration bascule continuellement de l'un à l'autre.

Les deux fils narratifs avancent parallèlement, toutefois, à la fin, ils se rencontrent de manière inattendue : le passé fait irruption dans le présent par l'arrivée du personnage masculin qui essaie de modifier le présent de façon à revenir à la conjoncture passée, mais irrévocablement finie pour l'héroïne. Sa tentative est donc vouée à l'échec et la fin du roman propose une nouvelle situation, complètement changée par rapport à celle initiale.

Comme la « voix » de la narratrice semble se confondre avec celle de l'héroïne, nous avons à faire, conformément à la terminologie de Genette, reprise par beaucoup de théoriciens du récit, à un narrateur homodiégétique et plus précisément à un narrateur autodiégétique. Quant à la focalisation, en choisissant de présenter l'histoire à partir du point de vue du personnage Ariana, la narratrice utilise la focalisation interne, en privilégiant la proximité narrative. Ainsi le lecteur a l'impression « d'être confronté à une histoire „vivante" »[5].

L'histoire

Le début plonge le lecteur dans un monde dont les coordonnées physiques sont : la chambre d'hôpital, le lit, les odeurs de médicaments et celles intérieures sont des sensations, des souvenirs, des rêves, auxquels vient s'ajouter, victorieuse, la souffrance. L'héroïne, avec les yeux couverts par des bandelettes noires se trouve à l'hôpital en état d'immobilité totale. Elle entend un merle et le gazouillement de

[5] Vincent Jouve, *Poétique du roman*, Paris, SEDES, 1998, p. 33.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

l'oiseau lui semble si plein d'une fraîcheur nouvelle, comme si la nature entière s'était cachée là-dedans. Elle mène une existence morne, presque larvaire, dans un monde de ténèbres, sans aucune lumière. Elle est hospitalisée depuis environ huit mois et vit dans un tel état d'immobilité qu'elle se voit ressemblant au bas-relief de la pierre tombale de la duchesse Anne de Bretagne, qu'elle avait vue dans la cathédrale de Nantes, avant d'entrer dans la clinique. Elle se compare aussi aux forçats dont l'âme peut quitter l'enveloppe en terre et errer dans les lieux où ils ont connu le bonheur, comme elle avait lu dans un livre de Jack London[6].

Par un subtil saut en arrière dans le temps, elle revint au moment où elle était arrivée à la clinique du docteur Sourdille, en novembre. Puis elle retourna encore plus loin dans le passé pour revivre la dernière soirée, passée chez sa cousine, Mélissande, à Paris, où elle avait participé à une soirée musicale. Le salon de celle-ci est décrit par la narratrice surtout par des détails visuels, comme pour souligner l'imminent changement de perspective. Le lendemainmatin, au moment où elle retournait chezsoi, après une visite au Musée Gustave Moreau (toujours une activité destinée au plaisir des yeux), un camion heurta violemment le taxi dans lequel elle se trouvait. Le choc fut si violent qu'il lui fit décoller la rétine des yeux. Toutefois, elle n'eut pas la conscience de la gravité de l'événement jusqu'au moment où unéclair noir traversa en zigzag sa vue.

Le médecin consulté lui indiqua le docteur Gilbert Sourdille de Nantes comme le seul à opérer de tels cas. En compagnie de sa cousine, elle se rendit dès le lendemain à la clinique de celui-ci. Le docteur Sourdille, dont elle fit bientôt la connaissance, lui expliqua que c'était une opération extrêmement difficile qui supposait l'immobilité totale pour une période indéterminée, que les chances de réussite étaient en proportion de 30% et que la guérison dépendait en grande mesure de la vitalité et de la volonté de vivre du patient. Le docteur lui inspira une grande confiance, elle accepta de se faire opérer et c'est ainsi qu'elle entra brusquement dans un monde peuplé de silhouettes blanches (les infirmières étaient des sœurs appartenant à différents ordres religieux) qu'elle apercevait encore, vaguement, mais qu'elle percevait surtout par la bonté et la générosité qu'elles répandaient autour.

Ce fut pour l'héroïne le commencement d'une existence double : d'une part la vie extérieure, vécue en immobilité à la clinique, une vie de martyre, de peine continuelle, et de l'autre une vie intérieure, passée dans l'imaginaire, dans la fantaisie, ou parmi les souvenirs. Les seules relations extérieures étaient celles avec les sœurs-infirmières et le docteur Sourdille. Bientôt Ariane se rendit compte du fait que ces personnes qui étaient entrées dans sa vie représentaient un trésor de riches expériences, prêtes à lui faire apprendre à lutter pour sa vie et capables de lui montrer le chemin du salut spirituel.

[6] Margareta Miller-Verghy, *Cealaltă lumină*, Editura O. Bianchi, București, 1944, p. 7.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

L'opération consistait à provoquer un gonflement artificiel du globe oculaire de nature à entraîner le rapprochement entre le fond de l'œil et la rétine décollée. Le bistouri glissait implacablement pour arriver à l'endroit duquel dépendait la guérison. Sans anesthésie totale, car la patiente devait répondre aux ordres du docteur, elle eut la sensation de frôler la frontière de l'autre monde, d'entrer dans le monde des exilés de la vie normale. Après l'opération s'abattit sur elle la douleur, d'une intensité qu'elle n'avait jamais éprouvée. C'était comme un immense instrument de torture qui creusait inlassablement à l'intérieur de ses yeux. La douleur dépassait de beaucoup tout ce qu'elle avait jamais ressenti au long de sa vie, la souffrance était au dessus de ses forces**.** Dans ce combat acerbe, Ariana essayait de trouver des pensées qui pussent la sauver, comme un naufragé qui s'évertuait à trouver le rivage. C'est ainsi qu'elle arriva à songer, pour se consoler, aux autres patients qui souffraient, eux aussi, ou purement et simplement elle s'imposa l'idée que le lendemain serait un jour meilleur, c'est pourquoi elle devait résister. Il fallait apprendre à « apprivoiser » la douleur ou trouver les moyens pour y faire face, du moins psychiquement. Malgré les prescriptions du docteur, la sœur St. Athanase lui donnait de temps en temps une petite dose de morphine.

Toutefois, elle apprit, petit à petit, à ne pas céder ; elle commença à se nourrir et à se laver ainsi, allongée, en ne bougeant que les bras. Grâce aux sœurs, elle découvrit aussi la beauté de la vie ascétique, les délices d'une vie passée en austérité, l'indicible bonheur de l'acceptation totale. « Ariana rougit à la pensée qu'elle avait fait de son corps, toute la vie, une idole. La beauté de la vie religieuse la gagne peu à peu et lui fait apprendre, imperceptiblement, à ne pas fuir la douleur, comme elle faisait au moment de l'arrivée à la clinique. Ce qui l'étonne surtout est le fait qu'elle ne se préoccupe nullement de la guérison, ni des raisons pour lesquelles elle accepte si sereinement l'étrange vie qui l'ait arrachée du monde et l'ait placée dans une sorte d'ascèse de la douleur. Elle se rend compte qu'une telle expérience vaut la peine d'être vécue pour sa valeur intrinsèque, sans être vue comme un chemin qui mène vers un but extérieur, ne fût-ce que la guérison »[7]. [notre traduction]

Ariana s'engagea donc, accompagnée par les sœurs de l'hôpital, sur cette voie spirituelle qui supposait un examen continuel de la conscience et le devoir d'acquérir les vertus. La première « marche » était la capacité à ne pas se révolter et à accepter tout avec un stoïcisme digne d'un saint. Après l'opération suivie par la période d'immobilité totale, elle apprit l'acceptation totale. Elle parvint ainsi à vaincre ses incertitudes, à tirer profit de cette rencontre avec la souffrance et se

[7] „Ariana roșește la gîndul că atîta timp a făcut din trupul său un idol. Frumusețea vieții religioase o cîștigă treptat și o învață pe nesimțite să nu mai fugă de durere, cum făcea la intrarea ei în clinică. Ce o uimește mai ales e faptul că nu se preocupă nicidecum de vindecare și nici de motivele pentru care acceptă așa senin strania viață care a smuls-o din lume și a așezat-o într-un fel de pustnicie a durerii. Își dă seama că o asemenea experiență se cuvine să fie trăită pentru valoarea ei intrinsecă, fără a fi privită ca un drum ce duce spre un ţel exterior, chiar de ar fi el vindecarea", Mărgărita Miller-Verghy, *op. cit.*, p. 22.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

rendit compte que les personnes qu'elle avait rencontrées dans la clinique lui apportaient « un trésor d'expériences, qu'elle n'aurait jamais pressenti dans sa vie passée[8]. Non seulement l'accident ne lui parut un malheur, mais elle réussit à y voir un don du Ciel, la main de la Providence qui est comme celle d'une mère « qui attrape son enfant pris dans la ronde d'une danse »[9]. On lui disait : « Maintenant il faut que tu te recueilles et que tu penses »[10]. Elle se rendit compte que, jusqu'à ce moment-là elle avait lu, avait étudié, avait aimé, mais jamais elle n'avait pensé « comme pensent ceux qui sont entourés par le cercle sacré de la douleur et à qui la solitude apporte le besoin profond d'une vie intérieure »[11]. [notre traduction] La souffrance et la grâce deviennent pour elle les constantes de la vie.

De temps en temps, la narration bascule dans le passé par l'intermédiaire de brefs flash-back. Les souvenirs de l'héroïne tournent autour de la relation secrète avec un homme. Ainsi Ariana dévoile le secret sur lequel est bâtie sa vie : une liaison avec Adrian, le frère de son amie Noëlle et époux de Gaby, qui est aussi son amie. Les souvenirs se déroulent l'un après l'autre. Ce retour vers le passé a une fonction précise dans le récit : de faire apprendre au lecteur les circonstances dans lesquelles la passion avait commencé, puis s'était accrue. Le moment de début de la relation amoureuse avait été celui où l'héroïne, revenue dans son pays, après les cinq années passées à Paris pour des études, fut accueillie à la gare par tous ses amis. L'éclatement de la passion fut brusque : un bouquet de muguets qui lui tomba par terre fut attrapé immédiatement par Adrian qui le mit dans sa poche, par un geste apparemment bizarre, qu'elle n'arriva à s'expliquer que plus tard. Ce fut le premier signe de la future passion qui l'entraîna, elle aussi, dans cette liaison.

Elle s'enfonça au plus profond de ses souvenirs pour s'expliquer comment elle s'était laissée prise dans cette relation qui lui faisait souvent honte, mais à laquelle elle ne pouvait plus s'arracher. Avec le nouveau regard qu'elle avait acquis à la suite des expériences religieuses, une telle vie de trahison continuelle devint pour elle inconcevable.

L'intuition du docteur qui lui disait que sa patiente, habituée au travail intellectuel, avait besoin d'une occupation qui l'empêchât d'avoir du « cafard » s'avéra vraie. Il lui recommanda la lecture. La première lectrice fut Anne Marie de Tertre, une fille robuste, « comme un jeune chêne » avec des yeux bleus dans lesquels brûlait le flambeau de la foi. Un jour, elle fut remplacée par Marinette Caillé, qui devint bientôt la meilleure amie d'Ariana et un autre guide, à côté de sœur St Athanase, de la vie spirituelle. Après les trois jours, elle revint chaque soir pour lui lire, en dépit des interdictions. C'était « une femme lettrée », elle avait suivi l'Académie des Beaux-Arts pour devenir peintre et avait, depuis ses cours à

[8] „o comoară de experienţe, a căror presimţire nu încolţise în viaţa sa trecută", *ibidem*, p. 24.
[9] „care-şi apucă de mînă copilul prins în vîrtejul unui dans", *ibidem*, p. 25.
[10] „Acum trebuie să te reculegi şi să gîndeşti", *ibidem*, p. 25.
[11] „cum gîndesc cei pe care îi înconjoară cercul sacru al durerii și cărora singurătatea le dă adînca nevoie a unei vieți interioare", *ibidem*, p. 25.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

l'Université, une manière de parler et de blaguer qui faisait rire Ariane. Elle lui lisait surtout des poésies (Heredia, Lamartine).

C'est toujours elle qui enseigna à Ariane les pas à faire sur le chemin de la foi, elle lui parla de la confession. Jusqu'à ce moment-là, Ariane n'avait pas eu une vie religieuse, elle n'était même pas habituée à faire le signe de la croix ; elle ne connaissait que de petites prières comme *Notre père* auquel elle n'avait fait recours que deux ou trois fois dans sa vie. Dans les églises, elle entrait seulement pour admirer la peinture et les vitraux, comme dans un musée. Le Nouveau Testament, qu'elle avait reçu dans une petite édition de luxe, en cadeau d'Adrien, elle l'avait lu comme un beau poème, les yeux en larmes. Sa vieille servante sanglotait en écoutant le récit des peines de Jésus. Jusqu'à présent Ariana n'avait jamais établi de rapport entre sa vie et la foi. Celle-ci était quelque chose d'éloigné, comme un jardin qui reste toujours avec les portes fermées. Pourquoi sa vie s'était écoulée comme ça, sans penser à l'au-delà ? Petit à petit elle commença à comprendre qu'elle avait mené une existence destinée seulement à satisfaire les préoccupations journalières[12].

La narratrice décrit avec réalisme psychologique le cortège des sensations, les unes très bizarres, que l'héroïne éprouvait après l'opération. Elle avait souvent l'impression de couler, de tomber. Tout s'écroulait autour d'elle. L'une des plus étranges fut l'apparition de quatre ou cinq lions avec de grandes têtes rousses, féroces qui arrivaient tous les jours à 6 heures et traversaient très lentement sa poitrine. Le docteur lui expliqua « scientifiquement » que les yeux, irrités par les piqûres, faisaient naître des images que le cerveau interprétait d'une certaine façon. Pourquoi à 6 heures pile? Le docteur lui donna une explication livresque : parce que dans la mémoire de la malade il y avait les vers de Victor Hugo : « C'était l'heure tranquille où les lions vont boire »[13]. « L'explication du docteur était apaisante et plausible mais elle ne mettait pas fin aux souffrances d'Ariane qui se sentait accablée sur le fardeau presque matériel de ses visions »[14]. En fait, derrière

[12] Pour la beauté du texte, nous offrons, pour les lecteurs roumains, le paragraphe entier : „Se închinase atît de puţin în viaţa ei. Nu cunoştea decît *Tatăl nostru* şi *Împărate ceresc*. Rugăciunile ţineau în viaţa ei un loc atît de redus, încît ar fi putut număra pe degetele unei mîini ceasurile în care simţise nevoia de a le rosti. Cum se scurseseră anii într-o aşa desăvîrşită uitare a tot ce privea veşnicia ? De-abia acum începea să priceapă cît e de sărac, josnic şi fără aripi un trai care se iroseşte numai şi numai în preocupări zilnice, ca şi cînd cerul n-ar exista. Pînă acum îi fusese de-ajuns să intre din cînd în cînd într-o biserică, aşa cum intri într-un muzeu, ca să admiri picturi şi vitralii. Evanghelia o citise într-o mică ediţie de lux dăruită de Adrian. O citise ca pe o poemă frumoasă, cu ochii adesea în lacrimi. Îi plăcea să citească unele pagini servitoarei ei bătrîne care asculta în genunchi şi hohotea de plîns la patimile Mîntuitorului. Legătura între Evanghelie şi propria sa viaţă nu o făcuse încă. O admira de departe, se apropia de ea ca de o grădină fermecată cu porţi închise, în care n-apucase să pătrundă", Margareta Miller-Verghy, *op. cit.*, p. 45.

[13] En français dans le texte, *ibidem*, p. 47.

[14] „Explicaţia doctorului era liniştitoare şi plauzibilă, dar nu punea capăt chinului care o mistuia pe Ariana, strivită sub greutate aproape materială a vedeniilor ei", *ibidem*, p. 48.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

toutes ces sensations c'était la peur, « une peur terrible, sans support réel »[15]. [notre traduction]

Un autre personnage important fit son apparition : le chanoine. Il était « bon et doux comme un saint »[16]. Au cours des discussions, Ariane se rendit compte encore une fois de son « inculture » concernant la foi. Elle ressentit cela comme si un sens de ceux qui étaient normaux lui manquait, comme si elle était la seule sourde parmi des gens qui écoutaient une musique merveilleuse[17]. Elle expliqua au vieil homme que les seuls moments où elle allait à l'église étaient à l'occasion du Vendredi Saint et des Pâques. Le chanoine lui demanda ce qu'elle éprouvait en ces instants. Sa réponse trahit un sentiment religieux profond, dont elle n'était pas encore consciente: « C'était autre chose que de la joie. C'était quelque chose de doux, de tendre, qu'on ne peut sentir que là-bas »[18]. Pour lui faire connaître les trésors de l'orthodoxie, elle lui raconta une vie de saint qui la faisait toujours éclater en larmes : la vie de St.Andronic. Le père lui fit comprendre que le don des larmes était un don spécial qui n'était pas donné à qui que se soit et qu'elle devait en remercier Dieu.

« Ariane vivait à mi-chemin entre la terre et le ciel »[19]. Des milliers de pensées lui passaient par la tête. Elle était partagée entre l'amour pour Adrian et l'existence spirituelle qu'elle tentait de se construire. La perspective existentielle nouvelle la faisait reconsidérer continuellement sa vie passée et Marinette et le docteur étaient une source d'énergie dont Ariane s'abreuvait.

Une autre sœur, Marie de la Croix, parla à Ariane de la vocation d'infirmière. Elle faisait partie de l'Ordre de l'Espérance qui avait cinq domaines : les cliniques, les écoles pour celles qui se consacraient à l'enseignement, les orphelinats pour celles qui aimaient les enfants, les asiles pour les vieillards et la prière, pour les sœurs qui se consacraient à une telle vie (les Sœurs de l'Adoration Perpétuelle). Elle avait choisi le premier domaine, car une existence de dévouement continuel était pour elle le vrai bonheur ; elle se conduisait d'après les paroles de Sainte Thérèse d'Avila et était toujours gaie car « une religieuse triste est une triste religieuse »[20].

Une nuit, Ariana traversa une expérience terrifiante : au milieu de la nuit, elle se réveilla en sursaut : les bras et les jambes tressaillaient spasmodiquement. Appelé d'urgence le docteur Sourdille et un autre docteur interniste, Urbain, décrétèrent qu'on lui avait donné trop de médicaments : cocaïne, novocaïne, atropine, cyanure de mercure. On lui interdit tous les somnifères, le seul remède qui lui soit encore permis fut l'huile camphré.

---

[15] „era o cumplită frică fără motiv real", *ibidem*, p. 48.

[16] „bun şi blînd ca un sfînt", *ibidem*, p. 49.

[17] „Parcă mi-ar lipsi un simţ dintre cele normale, parcă aş fi eu singura surdă printre oamenii care ascultă cu evlavie o muzică minunată", *ibidem*, p. 50.

[18] „era altceva decît bucurie. Era ceva dulce, ceva duios, ceva ce nu se poate simţi decît acolo", *ibidem*, p. 50

[19] „Ariana trăia la jumătate de drum între pămînt şi cer", *ibidem*, p. 52.

[20] St.Tereza: „O călugăriţă tristă e o tristă călugăriţă", *ibidem*, p.57.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

Elle se laissa de nouveau bercée par ses souvenirs. Elle se rappela la vie sans soucis qu'elle menait, sans idéaux, sans préoccupations d'ordre moral ou spirituel[21]. La discussion avec Marinette sur le sens de la communion lui révéla pourtant des aspects nouveaux de la vie religieuse. Ariana lui demanda ce qu'on éprouvait au moment de la communion. La réponse fut : « On ressent premièrement la joie exquise d'avoir en soi un morceau de la divinité de Jésus, d'en être, d'une certaine manière, un Tout. […] Chaque fois on se remplit de l'espoir de devenir meilleur et de vaincre le mal que chacun porte dans le cœur. Comment céder à la tentation quand on a Dieu en soi ? Les gens coléreux s'énervent plus rarement, les médisants apprennent à mettre un frein à leur langue, les gourmands commencent à dominer leurs envies. […] La manière d'être toujours auprès de nous, Il l'a trouvé par la Sainte Communion à travers laquelle Il se donne à nous. Comment être capables de refuser à boire de cette source la force et le bonheur qui sont en elle ? »[22] [notre traduction]

Après huit mois d'immobilité, le docteur Sourdille examina la rétine et, très content de l'état de celle-ci, qui était devenue rose-orange (avant, elle avait été grise) lui permit d'être levée sur des oreillers. Tout à coup, la perspective changea. Elle se rendit compte quel grand bonheur était celui de manger seule sur une petite table posée sur les genoux. Au début le mal au dos était si grand, qu'elle ne pouvait pas résister beaucoup dans cette position.

Les vacances s'approchaient et la clinique en train de fermer. Le docteur décida qu'Ariane allât à Pontchâteau, dans une maison pour des convalescents, un lieu absolument tranquille, avec un parc immense, propice à prendre une cure d'air et de soleil. Elle fut presque heureuse en apprenant que Paul, son neveu, de Paris, viendrait passer auprès d'elle une partie des vacances. Dans une discussion avec le chanoine elle lui expliqua qu'elle se sentait à peu près coupable d'être heureuse. Le malheur était devenu tellement une seconde nature, qu'elle avait peur d'être heureuse. À Pontchâteau, Ariana passa cinquante journées merveilleuses, premièrement dans son fauteuil à roulettes, puis, petit à petit, elle revint à la vie verticale. Après un mois, elle commença à marcher.

Le flux narratif est interrompu encore une fois par un retour dans le passé : l'évocation des trois jours passés à la mer par les deux amoureux, en liberté totale. Bien qu'elle eût eu l'impression d'être heureuse à ce moment-là, par la suite elle se rendit compte que ce qu'elle avait éprouvé avait été plaisir, extase, oubli de soi, mais pas l'amour. À présent, elle pensait que l'amour avait été plutôt une manière de s'évader des instants ternes, gris, de la vie. Elle s'était déjà forgé une nouvelle

[21] Voir les pages 82-83.

[22] „Simți întîi bucuria covîrșitoare de a avea în sine o fărîmiță din divinitatea lui Isus, de a fi într-un chip oarecare, una cu El. […] De fiecare dată te umpli de nădejdea de a te face mai bun și de a învinge răul pe care îl poartă fiecare în inimă. Cum să cazi iar în ispită cînd ai pe Dumnezeu în piept ? Oamenii iuți la mănie se înfurie mai rar, clevetitorii învață să-și înfrîneze limba, măncăcioșii își stăpînesc poftele. […] Mijlocul de a fi totdeauna lîngă noi l-a găsit în înființarea Sfintei Cuminecături, prin care ni Se dăruiește zilnic. Cum am putea să nu sorbim din acel izvor puterea și fericirea cuprinse în el ?", *ibidem,* p. 86-87.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

conception sur le bonheur : « le bonheur serein, victorieux, sans ombres et abaissements, sans tourments et doutes », « la paix qui dépasse toute compréhension des choses, la paix avec soi, celle avec les gens et celle avec Dieu »[23]. [notre traduction]

Après les vacances, Ariana continua de vivre dans la maison de convalescence. Elle avait envie de reprendre au plus vite la vie normale, même si sa vue était embrumée : une sœur lui fit apprendre à tricoter, elle prit des leçons pour savoir utiliser l'alphabet Braille, puis à taper à la machine, elle fit venir une professeure de piano qui lui jouait une dizaine de fois un morceau musical jusqu'à ce qu'elle le retînt. « Le tourbillon des multiples occupations couvrait en quelque sorte la voix intérieure qui lui rappelait sans cesse son infirmité, l'amour déchiré, la menace, toujours vive, du retour de la maladie et l'affaissement dans un abîme plus noir que celui d'où elle venait de sortir »[24]. Le chanoine lui avait fait comprendre que le sens de la souffrance était celui de l'expiation et de la rédemption. « La douleur a le don inestimable d'expier les pêchés des autres. Vous, ma fille, vous ne pouvez pas savoir quelle est l'âme qui soit sauvée par chaque larme que vous versez »[25]. Elle remarqua que, puisque c'était comme ça, elle voudrait demander encore de la souffrance. Le chanoine lui expliqua qu'elle ne devait pas chercher la douleur, ni l'éloigner. « L'âme véritablement chrétienne ne connaît que la suprême acceptation »[26]. Il ne faut pas demander plus de peine que Dieu ait déjà donnée. « Le seul devoir est qu'on la reçoive avec sainteté »[27]. Chercher à tout prix la douleur n'est donné qu'à certains gens très généreux. Un tel héroïsme n'est pas demandé à quiconque. Peu à peu, le sens des valeurs change et un autre en renaît, tout neuf. [notre traduction]

La seconde partie, nommée *Ave Crux,* débute au moment où Ariana ressentit de nouveau les sensations du début : l'éclair en zigzag qui transperçait le fond des yeux. Cette fois-ci c'était l'œil gauche, qui paraissait aller mieux avant. En tremblant de peur elle annonça au docteur la triste nouvelle. Celui-ci fut vraiment touché et donna le verdict : la rétine de l'œil gauche était décollée, elle aussi. Il fallait reprendre tout du début: subir une nouvelle opération, rester dans l'état d'immobilité qui serait encore plus dur : il n'y aurait plus de lectrice. Les quelques mois de vie normale devinrent tout à coup un beau rêve. Marinette, qui eut la permission de rester auprès d'elle seulement peu de temps après l'opération, se retira. Un grand silence noir s'abattit sur elle. « Ariana gisait comme une morte dans son cercueil entrouvert seulement quelques instants pour la visite du

[23] „Fericirea e senină, atotcuprinzătoare, fără umbre de scădere, fără zbucium și îndoieli", „pacea aceea care depășește orice înțelegere, pacea cu sine, cu oamenii și cu Dumnezeu", *ibidem,* p. 106.

[24] „Vîrtejul multiplelor îndeletniciri acoperea întrucîtva glasul interior care-i amintea neîncetat infirmitatea sa, dragostea sfîșiată, amenințarea mereu trează a întoarcerii bolii și prăbușirea într-un abis mai negru decît cel din care abia ieșise", *ibidem,* p. 116.

[25] „Durerea are darul neprețuit de a răscumpăra păcatele altora. D-ta, copila mea, nu poți ști al cui suflet îl mîntuiești prin fiecare lacrimă ce verși", *ibidem,* p. 116.

[26] „Sufletul cu adevărat creștin nu cunoaște decît deplina învoire", *ibidem,* p. 117.

[27] „Singura lui datorie s-o primească cu sfințenie", *ibidem,* p. 117.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

docteur »[28]. Personne ne venait plus la voir, pas même le chanoine. « Ariana faisait maintenant l'expérience étrange d'un être enterré dans le noir, le silence et la solitude, sans aucun rapport avec le monde environnant. Rien ne vivait plus en elle, sauf la pensée. Jour après jour, elle était hantée par les visages de ceux qu'elle avait aimés, mais de qui elle ne recevait plus aucune nouvelle »[29]. [notre traduction]

Elle avait l'impression, comme Job, de parler à Dieu, de lui demander pourquoi Il lui avait envoyé tant de souffrance. Elle voulait juste comprendre, puisque, se disait-elle, Dieu ne fait rien sans bénéfice. Il fallait trouver le sens profond de la souffrance. Comme le chanoine n'était pas là pour le lui demander, elle s'évertuait à trouver seule la réponse. Elle se rappela la parable de l'aveugle et la réponse de Jésus : il ne souffrait ni pour ses péchés, ni pour ceux de ses parents, mais pour que Dieu fût loué. Elle comprit alors le sens de sa souffrance : c'était pour la gloire de Dieu qu'il fallait l'accepter sans aucune révolte et la recevoir comme un don, comme une mission confiée par la divinité. En arrivant à ce point avec le jugement, elle se sentait envahie par une paix infiniment douce qui semblait lui enlever le poids immense de la douleur. Elle eut une autre révélation : celle que la souffrance avait le pouvoir d'expier les péchés personnels ou ceux des autres. Elle devait donc bénir la peine. Elle devint encore plus consciente de la gravité de son péché.

Ariana menait une vie de prison. Le docteur lui avait prescrit des piqûres avec cyanure de mercure qui engendraient une accélération très forte des battements du cœur, mais elle était décidée d'accepter tout puisqu'elle avait promis cela au docteur. Les journées étaient longues et vides comme une route déserte et sans but qui devait être parcourue sans savoir où elle menait. Sa vie tournait autour de trois pensées : la souffrance, l'amour, Dieu. Pour ne pas tomber dans le désespoir, elle trouva un nouveau moyen de garder intactes les facultés de son intellect, en faisant travailler sa mémoire : elle se rappela les musées et les palais qu'elle avait visités, s'arrêta mentalement devant les toiles qu'elle avait vues autrefois. Après les musées, elle se souvint des grandes villes, entendit les concerts auxquels avait participé ou revit des paysages de nature. Elle se rappela avoir lu dans un roman anglais qu'un prisonnier avait réussi à garder intacte sa raison grâce à l'effort de réciter incessamment des morceaux des grands poèmes qu'il avait appris par cœur.

Parmi les ombres du passé qui revenaient tour à tour à sa mémoire, l'une se détacha : c'était une illustration qu'elle avait vue dans un album intitulé *L'architecture militaire et religieuse au Moyen Âge*. Elle représentait la montée des âmes vers Dieu. Celui-ci était figuré par un visage avec une expression d'une douceur extraordinaire penché vers ceux qui venaient vers lui, avec les bras ouverts, prêts à les accueillir. Les êtres qui étaient en train de recevoir le salut étaient représentés par des silhouettes blanches ayant les mains croisés en prière,

[28] „Ariana zăcea ca o moartă într-un sicriu întredeschis doar cîteva clipe la vizita doctorului", *ibidem*, p. 126.

[29] „Ariana făcea acum strania experiență a unei ființe îngropate în întuneric, tăcere și singurătate, fără nici o atingere cu lumea înconjurătoare. În ea nimic nu mai trăia decît gîndirea. Ceas după ceas o urmărea ca o obsesie chipul ființelor scumpe de la care nu mai primea vești", *ibidem*, p. 126.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

assis sur de petits anges qui leur servaient d'ailes pour s'élever vers le ciel. Les couleurs dominantes étaient le bleu, le blanc, l'or, les teintes d'un rose fin des mains et des visages. À l'âge de seize ans, quand elle l'avait vue, elle ne pouvait pas deviner quelle importance elle lui attacherait plus tard. À présent, cette image devint le symbole de son état, de son aspiration de s'élever vers les cieux, de s'échapper à cette enveloppe de chaire, à laisser la terre loin derrière elle et à accéder au salut.

Se croyant au seuil de la mort, Ariana demanda au chanoine de se confesser et de communier. Premièrement, il la refusa, en tant que prêtre catholique, mais puisqu'elle insistait, il accepta. La célébration de la communion « in extremis » fit grand bruit dans la clinique. Tout le monde se prépara pour l'événement : on apporta des fleurs, on fit des cadeaux. Après la cérémonie, Ariana se ranima un peu, mais elle était si faible qu'il lui arrivait d'avoir des syncopes plusieurs fois par jour. Elle avait l'impression de couler, de s'effondre. Et comme son corps mettait en pratique son désir de s'échapper de la prison du corps charnel, elle devenait de plus en plus maigre, de plus en plus petite. Sa voix était devenue si faible, qu'elle était proche du silence. Toutes les fonctions du corps s'étaient presque endormies. Elle était à la frontière entre l'existence et la non-existence et se demandait déjà pourquoi s'évertuer à rester vivante, quand il vaudrait mieux pénétrer dans le monde de l'au-delà.

Un matin, Ariana eut une autre sensation bizarre : celle que sa gorge était fermée et qu'elle ne pouvait rien avaler. Par conséquent, elle refusa toute nourriture ou boisson. Le docteur Urbain, appelé d'urgence, décréta qu'il s'agissait d'une constriction de l'œsophage due à l'intoxication produite par les poisons qu'on lui avait introduits dans le corps. Le seul remède qu'il lui prescrît fut de l'huile camphré. Son corps s'affaiblissait à l'extrême, elle devenait de moins en moins liée à la terre, à son enveloppe corporelle. Pendant vingt et un jours, Ariana n'eut la moindre sensation de faim ou soif. Pourtant, le matin du vingt-deuxième jour, elle demanda quelque chose à boire. Les sœurs coururent toutes auprès de son lit pour voir la merveille. Tout à coup, une faim démesurée s'abattit sur elle, comme si son corps voulait récupérer la longue période d'abstinence. Devenue soudain consciente de son corps et de sa matérialité, elle fut en proie à une gourmandise impossible à imaginer. Son estomac était devenu un énorme gouffre ayant au centre « une pieuvre » qui demandait toujours à engloutir quelque chose. Les pensées tournant à la nourriture devinrent une véritable obsession ; elle imaginait des festins auxquels elle inviterait ses amis. Mais les jours passèrent et elle se sentit de mieux en mieux.

En réfléchissant à sa vie future qu'elle mènerait en sortant, elle se rendit compte qu'elle ne pourrait plus vivre la vie double qu'elle avait vécue avant d'entrer dans la clinique. Le chanoine lui confirma cette idée, il lui rappela l'histoire des trois mages : après avoir découvert l'enfant divin et lui avoir apporté de l'or, de l'encens et de la myrrhe ils revinrent dans leur pays empruntant un autre chemin, c'est-à-dire ayant une autre vision du monde, comme il arrive à ceux qui ont trouvé la Vérité.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

Le docteur constata une amélioration visible des yeux (10% de la vue d'un homme normal, mais pour Ariana cela représentait un vrai progrès), toutefois il craignait un futur voyage en train vers son pays, avec les branlements des wagons. Ariana envisagea alors une solution : construire une petite maison au bord de la mer. Paul, appelé d'urgence, fut chargé de mettre à bout ce projet. Ariana lui donna des indications concernant la disposition des chambres, les meubles, etc. La période dans laquelle elle attendit que l'habitation fût prête, elle la passa dans une maison de convalescence bâtie par les sœurs carmélites, une place très apprécié pour le silence, l'air et les paysages champêtres.

Le dernier chapitre, appelé *Ave Lux*, débute avec l'installation d'Ariana dans le pavillon St. Joseph appartenant à l'établissement Bethléem des sœurs carmélites. Elle y eut une autre compagne, la sœur St. Jean, une personne très sage et ayant une profonde connaissance des questions religieuses, à l'aide de laquelle elle recommença sa vie normale, en reprenant possession de ses forces physiques. Pour essayer de vivre avec le peu de vue qu'il lui restait, Ariana devait faire corps commun avec l'intérieur de sa chambre, connaître tous les endroits par le toucher, comme un escargot dans sa coquille. Elle bénéficiait aussi des bienfaits de la nature, très riche, car c'était déjà le printemps.

La sœur St. Jean lui raconta l'histoire de la fondation de l'établissement : le prêtre fondateur était arrivé sur les lieux avec une pièce de 5 francs comme unique fortune. Il recueillit un enfant abandonné et bientôt les bruits de sa charité firent qu'on amenât à sa porte tous les enfants abandonnés des parages. Personne ne savait comment il réussissait à nourrir les enfants. Grâce aux donations, il réussit à faire construire l'orphelinat. Dès lors il fit bâtir progressivement l'établissement où l'on soignait à présent deux cents enfants. Il le baptisa Bethléem et le consacra à l'ordre des Carmélites. À présent les sœurs s'occupaient des enfants, grâce à des activités lucratives comme la vente de lait ou la fabrication de cidre. La sœur St. Jean qui unissait la bonté aux connaissances théologiques, fit apprendre à Ariana la simplicité dans la vie matérielle ainsi que dans la conscience intérieure. Vers la fin du mois d'août, Ariana était devenue suffisamment forte pour pouvoir sortir, soutenue par les sœurs, et se promener dans les près qui entouraient l'établissement.

Bientôt la villa Armor (la maison imaginée par Ariane) fut prête. Un jour de dimanche, Ariana y emménagea. C'était comme dans les rêves, tous ses désirs avaient été respectés. C'était un vrai paradis ; Paul avait rempli parfaitement sa tâche. Ariana avait l'impression d'avoir déjà vécu dans la maison, tellement elle se sentait comme en faisant partie. Le vers de Baudelaire lui semblait exprimer parfaitement son impression : « Là, tout n'est qu'ordre et beauté. Luxe, calme et volupté »[30]. Pourtant, les décors étaient d'une simplicité presque monastique, en accord avec son désir de vie ascétique.

[30] En français dans le texte, *ibidem*, p. 212.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

Un jour, Ariana reçut une lettre de Paris. En se la faisant lire, elle apprit qu'Adrian, arrivé à Paris, voulait lui rendre visite le lendemain. Dans un état d'embarras terrible, elle décida, à contre cœur, de quitter la maison et faire un petit voyage pour que celui-ci ne la trouvât pas à la maison. Il arriva et, en l'absence de la maîtresse, il découvrit, à travers les mots de « dame Brieux », la ménagère, les livres de la bibliothèque, les intérieurs d'une simplicité monastique et mille autres petits détails, l'intérêt qu'elle portait actuellement à la foi. Il repartit, déçu, mais en même temps décidé à lutter pour la regagner. Quelques semaines après le retour d'Ariane, il arriva de nouveau, cette fois-ci inopinément et accompagné de sa femme. Ariane se réjouit de leur présence et ils passèrent ensemble quelques journées inoubliables, profitant pleinement de l'air, du soleil et de la mer. Peu à peu, dans les moments de tête à tête avec Adrian, elle lui expliqua ce qu'elle avait compris de l'expérience qu'elle avait traversée et ce qu'était devenue sa vie. Il n'eut rien d'autre à faire qu'à accepter la situation et décida de suivre, lui aussi, cette voie. Ariana semblait irradier de l'amour, de la paix et il se laissa pris, lui aussi par cet état de beauté et harmonie qui se dégageait du lieu où elle avait choisi de mener sa vie, dans une totale tranquillité. Les deux époux décidèrent de revenir chaque année à Pleurnichet.

L'évolution intérieure du personnage

Le parcours spirituel de l'héroïne est en fait le chemin de l'ignorance à la connaissance, de l'incroyance à la foi, de la vie consacrée aux valeurs matérielle à l'une qui ait au centre les valeurs spirituelles. Les expériences difficiles jalonnent cette route parsemée d'épreuves qui, pourtant, une fois surmontées, apportent à celui qui est « sur la voie » les vertus. C'est ainsi qu'Ariana fait l'apprentissage du renoncement à une vie sans idéaux, de l'acceptation de la souffrance comme moyen d'expiation de ses péchés et de ceux des autres, de la patience, du courage, de la simplicité et surtout de la force de l'âme, qui représentent, à côté des principales vertus théologales : la foi, l'espérance, l'amour, la splendide « corolle de merveilles » de l'âme pure, libérée du poids des péchés. « Sans l'accident qui m'a emmené ici, se confie l'héroïne, je n'aurais jamais appris ce que je sais actuellement, j'aurais vécu étrangère à Dieu, à l'éternité, à mon salut, comme un oiseau sur une branche d'arbre. Tout aussi inconsciente, mais pas toute aussi innocente. Quand je reste tranquille dans ma semi-nuit, songeant au merveilleux don qu'on m'avait offert de vivre comme un chrétien, je ne peux que bénir le camion qui a heurté le taxi et j'unis mes mains en murmurant au fond du cœur les mots qui expriment la joie, la délivrance et l'espoir du salut pour moi et toutes les âmes chères : Je te remercie infiniment, mon Dieu et mon maître ! »[31] [notre traduction]

[31] „Fără accidentul care m-a adus aici, n-aș fi învățat niciodată ce știu acum, aș fi trăit străină de Dumnezeu, de veșnicie și de mîntuirea sufletului meu, ca o păsărică pe o ramură de pom. Tot atît de neștiutoare, dar mai puțin nevinovată. Cînd stau uneori liniștită, în semi-noaptea mea, gîndind la minunatul dar ce mi-a fost hărăzit, de a trăi creștinește, nu pot decît să binecuvîntez camionul care mi-

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

Personnages

Le roman est construit autour du personnage principal et contient, en dehors de l'histoire proprement dite, une analyse de ses états d'âme. Les autres personnages sont tous des aides qui la conduisent vers la guérison physique ainsi que vers la paix de l'âme et ont, chacun, son rôle et son importance dans la vie intérieure ou extérieure de l'héroïne.

Les personnages-femmes qui « tournent » autour d'Ariane ont en commun la vocation ascétique, l'exercice de la charité, la religiosité. La première, celle qui l'accueillit à la clinique et devient son premier guide spirituel est la sœur St. Athanase. Sa « recette » de vie, ressortie des écrits du saint dont elle porte le nom est celle-ci: « Il y a trois forces que l'homme doit garder intactes en lui toute sa vie : le courage, l'espoir et la gaieté »[32]. [notre traduction] Elle est toujours heureuse et à la question comment elle réussit, elle rappelle une vérité à valeur universelle : pour être heureux, il faut être en paix avec Dieu, avec les gens et avec soi-même. Elle finit par apprendre à Ariane comment « fonctionnent » la souffrance et la grâce.

Marinette Caillé, la lectrice d'Ariane est une amie de sœur St. Athanase. Elevée par les sœurs, elle avait suivi les cours de l'Académie de Beaux-Arts dans l'intention de devenir peintre, mais après la mort de son père, elle avait été obligée de gagner sa vie et avait choisi la profession d'infirmière. Elle avait la passion de la lecture et était une vraie encyclopédie. Marinette était « tertiaire », membre de l'ordre laïc fondé par Saint Francis d'Assisi qui était pour elle le patron spirituel et le modèle ; comme celui-ci, elle portait au cou un crucifix et autour de la taille un fil mince et avait consacré sa vie à l'acquisition des vertus. Elle est, à côté de la sœur St. Athanase, l'autre guide spirituel pour Ariana et devient sa meilleure amie. Parmi les « vérités » qu'elle enseigne à Ariane pour la diriger sur le chemin spirituel est celle que par la souffrance elle pourra expier les propres péchés ainsi que ceux des autres membres de la famille ou des connaissances. C'est toujours elle qui fait connaître à Ariane les bienfaits de la confession et de la communion. Ses « leçons » aident Ariane à vaincre son ignorance en matière de foi.

Les personnages masculins sont représentés par le docteur Sourdille et le chanoine. Si le premier est celui qui accompagne Ariane sur le chemin de la guérison physique,le second est celui qui l'accompagne sur le chemin du devenir spirituel.

Le docteur est un être tout à fait particulier, doué d'une force intérieure extraordinaire, d'une volonté immense de vaincre la maladie, mais aussi de bonté et de douceur. Il répand autour de lui une confiance extraordinaire et la malade est

---

a sfărîmat taxiul şi-mi împreun mîinile şoptind în adîncul inimii cuvintele ce cuprind bucuria, dezrobirea şi nădejdea mîntuirii pentru mine şi toate sufletele scumpe mie : Mulţumescu-ţi Ţie, Doamne, Dumnezeul şi Stăpînul meu!", *ibidem,* p. 220.

[32] ,,Sînt trei forţe pe care omul ar trebui să le păstreze neştirbite într-însul cît trăieşte : curajul, nădejdea şi veselia", *ibidem,* p. 15.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

prête à faire tout ce qu'il lui prescrit, fussent-ils des efforts extrêmement difficiles. Sa méthode thérapeutique était d'utiliser en même temps la guérison physique et la guérison spirituelle. Le portrait du docteur, fait par la narratrice par la « voix » d'Ariane au moment où elle le rencontre est significatif : « Une belle tête énergique, ayant des traits rudes, les cheveux blancs, mais aussi en désordre, des yeux noirs, ayant un regard pénétrant qui laissait voir en même temps de la force et de la bonté. Chaque geste, chaque mot étaient l'expression d'une volonté invincible, d'un total oubli de soi, d'une si âpre décision de vaincre le mal, qu'il était proche d'un génie. Ariana comprit, dès le premier moment, qu'elle se trouvait devant un être qui dépassait la mesure commune »[33]. [notre traduction]

Le chanoine, le confesseur des sœurs, a une importance décisive dans l'orientation d'Ariane vers la vie spirituelle.Ses visites, comme celles du docteur, représentent des points lumineux dans la nuit noire dans laquelle elle vivait. Grâce à lui, elle pénètre dans un monde où le Bien représente la valeur suprême et faire du bien l'attitude normale. « Il était bon et doux comme un saint. Il venait presque tous les jours pour voir Ariana. Bon ami du docteur, il était différent de celui-ci en beaucoup de points. Sa voix avait une gravité et une douceur qui exprimait le recueillement. Ariana devinait qu'il était très haut de taille, car ses paroles tombaient de plus haut que des autres. Sa main, longue et presque séchée, laissée sur celle d'Ariane, montrait qu'il avait une maigreur d'ascète. Ses mots, prononcés aves simplicité, donnaient à la vie un nouveau sens »[34]. [notre traduction]

« La description des personnages par une synthèse simplifiée et par un jaillissement continuel de poésie profonde renfermant un haut sens moral font de Margărita Miller-Verghy une personnalité d'une réelle originalité parmi les écrivains contemporains » était la conclusion du médaillon biographique consacré à l'écrivaine dans l'ouvrage *Evoluția scrisului feminin în România* (1935)[35]. En effet la dimension morale et spirituelle est l'une des constantes de l'œuvre de Margareta Miller-Verghy. La préoccupation pour ces valeurs est en fait le signe d'un destin littéraire d'exception où le don de la création et celui d'une vie morale se sont

[33] „Cap frumos și energic, cu trăsături aspre, cu păr cărunt, dar și învălmășit, ochi negri, pătrunzători, sub sprîncene puternic arcuite. Din el se revărsau deopotrivă forță și bunătate. Fiecare gest, fiecare cuvînt purta întipărirea unei voințe neînvinse, unei totale uitări de sine, unei atît de aprige hotărîri de a birui răul, încît nu se deosebea de un geniu. Ariana înțelese din prima clipă că se află în fața unei ființe care depășea măsura comună", *ibidem*, p. 15.

[34] „Duhovnicul Maicilor și al bolnavilor din clinică era un bătrîn canonic bun și blînd ca un sfînt. Venea aproape zilnic să vadă pe Ariana. Bun prieten al doctorului, se deosebea de el în multe privințe. Glasul lui avea o gravitate și o catifelare ce îndemnau la reculegere. Ariana ghicea că era foarte înalt, pentru că vorba lui cădea mai de sus decît a altora. Mîna lungă și uscată lăsată lin peste a Arianei , dovedea că era de o slăbiciune de ascet. Cuvintele lui rostite cu simplitate dădeau vieții înțeles nou", *ibidem*, p. 49.

[35] „Zugrăvirea personagiilor printr-o sinteză simplificată, o revărsare continuă de intimă poezie și de înalt înțeles moral, fac din Margărita Miller-Verghy o figură de o reală originalitate printre scriitorii români contemporani", *Evoluția scrisului feminin în România*, Editura Bucovina, București, 1935, p. 284.

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)

associés et ont créé une personnalité vraiment originale qui a le droit de trouver sa place dans les futures histoires littéraires.

Références bibliographiques

Analele Academiei Române, Tomul LXIV (1943-1945), *Monitorul Oficial și imprimeriile Statului*, Imprimeria Națională, București, 1946

Biblioteca Academiei Române, *Scrisori de la Duiliu Zamfirescu și familia sa,* Mss. A680

Chirnoagă, Marcel, *Mărgărita Miller-Verghy*, *Cealaltă lumină, roman Ed. O. Bianchi*, în ,,Universul literar", an LIII, nr. 16, 10 iunie 1944, p. 3

Cojulari, Elena, *Viața și activitatea Margaretei Miller-Verghy în documentele Arhivei Istorice a Bibliotecii Naționale a României*, în ,,Revista Bibliotecii Naționale a României", an XV, nr. 1-2/2009, p. 46-65

Jouve, Vincent, *La poétique du roman*, SEDES, Paris, 1998

Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Edition du Seuil, Paris, 1975

Miller-Verghy, Margărita, *Evoluția scrisului feminin în România*, Editura Bucovina, București, 1935, p. 278-308

Miller-Verghy, Mărgărita, *Cealaltă lumină,* Editura O. Bianchi, București, 1944

Papahagi, Marian, Sasu, Aurel, Zaciu,Mircea, *Dicţionarul scriitorilor români*, Editura Albatros, Bucureşti, 2001

Academia Română, *Dicționarul literaturei române*, Editura Univers Enciclopedic, L-O, București, 2005

Dicţionarul cronologic al romanului românesc, Editura Academiei Române, Bucureşti, 2004

BDD-A26429 © 2016 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:47 UTC)